

Guillaume BRIAND, Poullaouën

1942 : prise de contact avec la résistance.

Cette année 1942, celle de mes vingt-quatre ans, fut surtout consacrée à collecter des renseignements sur les effectifs et les déplacements des troupes allemandes d'occupation, à couper des câbles souterrains, à écouter Radio-Londres sur un poste récepteur alimenté par le courant continu.

1943 : hébergement de réfractaires et de résistants.

J'ai accueilli quatre réfractaires dont deux Carhaisiens, Lucien CLEC'H et le sous-chef de gare Jean COUGARD... Puis "Georges", le chef des F.T.P. pour le Nord Finistère, a passé trois mois sous mon toit...

Mi-juillet 1944 : la belette de Restparcou.

Un message de Londres nous prévint d'un parachutage à Restparcou : "la belette passera par le trou de la serrure (trois fois)".

Nous avons bâti des tas de bois à chaque coin d'un champ dissimulé à la vue des Allemands installés au bourg de Poullaouën. Vers minuit, trois avions se sont succédés. Ils ont largué une quarantaine de containers, dont quelques-uns sont tombés assez loin... Les regrouper et les charger sur une dizaine de charrettes nous demanda du temps et de la peine... Les caisses furent cachées dans des endroits prévus à l'avance, carrières, tas de foin ou de trèfle vert.

Nous eûmes ainsi à notre disposition des mitraillettes Sten, des fusils, des révolvers, des grenades, des munitions et un poste-récepteur. Il fallut assembler les armes pendant deux jours, puis les répartir entre les membres de la compagnie.

Juillet - Août 1944.

Se produisirent des escarmouches entre maquisards et soldats allemands en petits groupes et isolés qui circulaient sur toutes les routes de la commune...

Scrignac...

Le 17 ou le 18 juillet, le capitaine MARCHANT, un sous-lieutenant français, PARISELLE, et un lieutenant américain, CHADBOURNE, parachutés à Collorec, inspectèrent notre groupe et nous encadrèrent... C'est le sous-lieutenant français qui, en dépit de l'opposition de la sixième compagnie du bataillon La Tour d'Auvergne, prit contact avec Londres afin de faire bombarder Scrignac... Malheureusement, les avions alliés ne se présentent que le 29 juillet au-dessus de Scrignac, alors que les Allemands en sont partis... Le bombardement fait une vingtaine de victimes françaises, de tous âges et sexes, détruit les écoles publiques, rase le presbytère, endommage l'église...

La Libération de Poullaouën...

Ce jour-là, vers sept heures, nous fûmes équipés d'un blouson, d'un brassard F.F.I. et d'un béret à écusson...

Le 5 août, les Américains arrivèrent par la route du Croissant. Je me trouvais sur la vieille route de Kerbaol avec mon escouade. Les Allemands entreprirent de nous déloger par des tirs de mortier, puis à la mitrailleuse lourde. Nous choisîmes de nous porter au-devant des G.I.'S. dans la direction du bourg...

La première jeep sauta sur une mine à l'entrée du bourg : un officier et un soldat furent tués sur le coup. Cette explosion marqua le début d'un combat général... Les balles sifflaient... Je demandai aux occupants d'une maison voisine d'utiliser les volets des fenêtres pour transporter les corps des soldats américains à la mairie... Je fus pris sous le feu des Allemands et dûs la vie à un LE GUEN qui me couvrit de son fusil-mitrailleur.

Un des nôtres fut tué, un second, blessé, cinq civils abattus par les Allemands, devenus furieux.

Ceux-ci résistèrent pendant une heure environ avant de s'enfuir par la route de Kergloff. Poullaouën fut la première commune du Finistère à être libérée...

Lannéanou, 9 - 10 août 1944.

Le capitaine MARCHANT nous appela en renfort à Lannéanou, où des Allemands s'étaient réfugiés dans un bosquet. Le curé, portant un drapeau blanc, s'avança vers eux. Pas de réponse. Quelques grenades, et ils sortirent du couvert pour se rendre. Nous n'étions que deux et le curé... Ils étaient dix-huit... Je crois que mes cheveux étaient bien raides sur ma tête !!!

Il était trop tard pour ramener nos prisonniers à Poullaouën. Il nous fallut trouver un local pour les mettre à l'abri des habitants qui voulaient à toute force les lyncher... Nous dûmes veiller toute la nuit, pour empêcher les uns de s'enfuir, les autres de se venger.

Le 10 août, tôt le matin, accompagnés d'Yves LE GUERN, nous sommes partis vers Poullaouën, avec nos prisonniers et un de leurs canons tiré par une paire de chevaux. Vers seize heures, nous avons remis le tout aux Américains.

La presqu'île de Crozon.

Le 12 août, nous voilà partis pour Ploéven, au pied du Ménez-Hom. Notre mission: faire le guet en avant des positions américaines... Les Allemands nous ont envoyé quelques obus, dont l'un est tombé, sans explo-ser, sur le hangar où dormaient plusieurs d'entre nous.

Le 14 août, deux ou trois d'entre nous (sixième compagnie) avons libéré Saint-Nic. Il faut dire que les Allemands étaient pris de panique... Le 15, à Kerliven, près de Tal-ar-Groas, lors d'un bombardement au mortier, nous nous précipitâmes, à trois ou quatre, dans un trou. Après quelques instants, l'un d'entre nous, impatient, sortit de l'abri de fortune, histoire de se rendre compte... A peine debout, un obus l'a projeté, puis brûlé l'herbe à un mètre de ses pieds. Un des éclats a traversé sa poche, détruit sa lampe,

qui est tombée le long de sa jambe, à l'intérieur du pantalon. Il ne pouvait plus sortir un seul mot...

Les Allemands étaient acculés à l'extrémité de la presqu'île, véritable souricière... Ils montaient aux arbres, avec leurs armes. J'ai échangé, avec un Américain, mon colt contre sa carabine...

Bilan de cette période.

Si c'était à refaire, je ne recommencerais plus... J'étais jeune et trop sûr de moi. J'ai eu beaucoup de chance. De nombreux camarades, trop téméraires, y ont laissé la vie... Un de mes amis, Jean LE DAIN, pendu au Moulin-Meur, participait au battage du blé chez moi deux jours avant de dis-paraitre... Ce fut une période de carnages où tout était permis...

Il est vrai que, d'un autre côté, la Résistance a permis d'accélérer le départ des Allemands. Je n'éprouve pas de haine à l'égard des Allemands. Ils étaient fanatisés depuis plusieurs années par un régime nazi qui les poussait à commettre le pire.

Les prisonniers allemands que j'ai pu observer étaient des gens comme nous...

Depuis, j'ai reçu des Allemands chez moi... J'ai remarqué cependant que les plus âgés étaient plus réservés, plus froids à notre égard, que les jeunes qui se montraient très sociables...

J'espère que tout cela ne recommencera plus... Il y a de vieilles souches qui repoussent en Allemagne : les néo-nazis...

Je ne comprends pas qu'à l'aube du vingt-et-unième siècle, la guerre continue de sévir de par le monde...



La classe de 4^e D 93 - 94 du Collège Beg Avel, qui a recueilli les témoignages

Plounévezel Drame de Lamprat. La mémoire entretenue

Relater des événements historiques aux enfants demande force détails et précision. Le drame de Lamprat a marqué à jamais la vie de Plounévezel et de ce village où de jeunes résistants ont été capturés, torturés et pendus sur la route de Plounévezel, à Saint-Caradec.

Un exposé des enfants

Cet épisode tragique est l'objet d'un exposé des élèves de CM2 consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation et au drame de Lamprat.

Samedi, un petit groupe d'élèves du CM2, accompagné d'Aurélie Ménez, qui leur enseigne l'histoire, est allé à la rencontre de Marie-Louise Baron, qui habite toujours au village, dans l'habitation où surgirent les soldats allemands qui étaient venus réquisitionner charrettes et chevaux.

Marie-Louise Baron a raconté avec beaucoup d'émotion cette journée du 8 juin 1944 avec force détails et souvenirs sous-jacents.

« Je suis contente et émue de pouvoir transmettre cette histoire aux plus jeunes. Cela s'est passé il y a 72 ans,



Marie-Louise Baron, entouré de quelques élèves du CM2 et d'Aurélie Ménez, leur enseignante ; au mur, le portrait de son père et sur la table, son chapeau.

mais je m'en souviens comme si c'était hier ». Elle a pu ainsi répondre aux questions des enfants, très touchés par son

récit, qui, sans nul doute, restera un moment très fort d'une rencontre humaine hors du commun.